Dany Laferrière, *L'Art presque perdu de ne rien faire*

Alba Pessini

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/1502>

DOI : ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000] [2006] MySQL server has gone away

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2015

Pagination : 647-648

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Alba Pessini, « Dany Laferrière, *L'Art presque perdu de ne rien faire* », *Studi Francesi* [En ligne], 177 (LIX | III) | 2015, mis en ligne le 01 décembre 2015, consulté le 07 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/1502> ; DOI : [https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE\[HY000\] \[2006\] MySQL server has gone away](https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000] [2006] MySQL server has gone away)

Ce document a été généré automatiquement le 7 janvier 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Dany Laferrière, *L'Art presque perdu de ne rien faire*

Alba Pessini

RÉFÉRENCE

DANY LAFERRIÈRE, *L'Art presque perdu de ne rien faire*, Paris, Grasset, 2014, pp. 419.

- 1 Ce texte de Laferrière a vu le jour à Montréal en 2011 aux Éditions Boréal mais n'est arrivé en France qu'en 2014, publié chez Grasset. Ce livre ne déçoit pas les lecteurs assidus de l'écrivain, ils y retrouvent la fragmentation interne qui détermine l'écriture de l'auteur (rappelons entre autres les textes comme *L'Odeur du café* (1991), *Le Goût des jeunes filles* (1992) ou encore *Pays sans chapeau* (1996) et *Le Charme des après-midi sans fin* (1997); il les a, en effet, habitués à cette écriture rapide, faite d'instantanés. *L'Art presque perdu de ne rien faire* est composé de 23 sections dotées d'un titre, qui à leur tour, selon le sujet abordé, sont divisées en paragraphes dont la longueur varie et qui portent un sous-titre. Chaque section principale est intercalée par une composition en prose poétique (25 au total) dont l'intitulé anaphorique scande le rythme de l'ouvrage: *L'art de manger une mangue*, *L'art d'aimer*, *L'art de voyager*, etc... Une sorte d'art de vivre que le narrateur se plaît à nous rappeler. Dany Laferrière nous entraîne dans un parcours qui, comme il nous le suggère lui-même, est une «biographie de [ses] idées». De nombreuses réflexions animent ces pages et les thèmes affrontés sont le reflet d'une vie, d'une carrière, d'intérêts divers, de sensations que le narrateur dissèque. Les titres des sections ne laissent pas toujours accéder le lecteur instantanément à ce qui va lui être proposé, il devra suivre la pensée de celui qui écrit dans ses multiples variétés, dans ses contradictions, au sein d'une logique qui lui est propre.
- 2 Avec la première section, le narrateur nous invite à «savourer» un monde au ralenti où il énonce les plaisirs de la sieste qu'il a appris à connaître et surtout à pratiquer en arrivant au Canada: «La sieste est une courtoisie que nous faisons à notre corps exténué par le rythme brutal de la ville» (p. 20). Dans un monde en continuel mouvement, il

s'applique à observer, à apprivoiser le temps, à appréhender l'existence différemment, son «mot d'ordre: ralentir. Ce qui est merveilleux, c'est qu'en ralentissant on parvient enfin à mieux apprécier le paysage et à s'intéresser à autre chose qu'à nous-mêmes» (p. 22).

- 3 Dans *L'Art presque perdu de ne rien faire*, l'auteur puise dans les thèmes qui n'ont cessé d'alimenter ses romans depuis le premier titre *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*: l'enfance, la société, la mémoire, la littérature, le temps, l'amour, l'amitié, le nomadisme, la sédentarité, la guerre, le voyage... L'impossibilité de rendre compte de toutes les réflexions que l'écrivain couche sur papier implique de ne s'arrêter que sur quelques aspects qui reviennent comme un leitmotiv dans l'ensemble de ses textes.
- 4 En premier lieu, l'enfance auquel le narrateur ne consacre pas une section à proprement parler, il l'introduit souvent dans ses narrations; c'est une référence dont il ne peut se passer. Non seulement la sienne mais aussi l'enfance comme saison de la vie qui nous interpelle tous: «Il reste cette scène qui traîne dans ma mémoire encore éblouie: celle d'une grand-mère et de son petit-fils figés dans l'éternel été de l'enfance» (p. 23), «Mon enfance est faite de désirs inassouvis» (p. 39), «Quand j'étais petit» (p. 254), «Quand j'avais trois ans» (p. 263), «Quand j'étais enfant et que j'avais toujours les fourmis dans les jambes» (p. 373). L'enfance devient un temps auquel l'auteur ne peut renoncer, c'est le centre autour duquel gravite, s'articule et s'amorce le «je» qui raconte. Le narrateur dans la section intitulée *Un lecteur dans sa baignoire* dévoile sa sentimenthèque (terme que nous empruntons à Patrick Chamoiseau dans son essai *Écrire en pays dominé*) et se concentre sur les livres ou les écrivains qui ont, d'une façon ou d'une autre, laissé une trace chez l'homme de lettres: des livres comme *Péramon* de Juan Rulfo, *L'Attrape-cœurs* de Salinger, *Les Liaisons dangereuses*, *Le Maître et Marguerite* de Boulgakov; mais aussi des écrivains comme l'Haïtien Jacques Stephen Alexis, Basho, Tanizaki, Mishima, Hemingway, et surtout Borges pour lequel Laferrière se demande comment il est «possible de ne pas succomber au charme d'un pareil esprit» (p. 367). D'autres n'apparaissent pas dans cette section mais sont cités dans l'ouvrage, nous pensons à Réjean Ducharme ou encore à Nelligan.
- 5 La matière que brasse Laferrière est hétérogène, certains l'ont d'ailleurs accusé d'avoir repris dans ce texte ses chroniques matinales de Radio-Canada dans l'émission *C'est bien meilleur le matin* sans les avoir trop retouchées. Grief injuste et peu probable pour les connaisseurs de son œuvre qui se sont depuis longtemps familiarisés avec ces déambulations mentales où le promeneur n'a pas un parcours tracé, il flâne dans ses pensées et les remet aux lecteurs dans un désordre qui n'est qu'apparent.
- 6 Cet art de vivre et de penser est d'une certaine façon contagieux, on ne ressort pas indemne de cette lecture, elle nous invite à tenter des réflexions et surtout on prend son temps. La lenteur, conseillée par l'auteur, est le meilleur moyen de profiter de la vie mais surtout d'«une montagne de choses minuscules» (p. 233).